

Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL,

Rue Perez Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal. Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. H. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

5 JUIN 1850.

Courage, Amis ?

Il y a aujourd'hui cinq mois que M. Rouher, ministre de la justice, parlant au nom du Pouvoir Exécutif, et reconnaissant dans l'Assemblée Nationale de France le seul JUGE SOUVERAIN de la question de la Plata, prenait l'engagement d'apporter dans trois mois au moins, dans six mois au plus, une recette quelconque pour guérir cette plaie de l'humanité et du commerce qui nous ronge depuis dix ans.

Les trois mois sont passés, les six mois passeront de même, selon toute apparence; car M. Le Prédour, qui depuis cinquante quatre jours prêche dans le désert, ne paraît pas avoir épuisé toute son éloquence, et l'on sait que Rosas aime les tours de force en tout genre, — en éloquence diplomatique, comme en gymnastique de manège ou de gauchos.

Cependant, il faut bien espérer que notre neuvième négociateur (1) se lassera de parler en vain, et qu'il se rappellera l'engagement contracté par le Pouvoir Exécutif envers l'Assemblée Législative.

Cet engagement ne peut être éludé. L'interprétation donnée à l'ordre du jour de M. de Rancé, par M. de Rancé lui-même, ne permettant plus l'équivoque, ni le tour de gobelet. Il n'y a point d'escamotage possible.

L'Assemblée Législative est saisie de l'affaire de la Plata; elle en est le seul juge souverain, et elle entend ne pas se départir de sa juridiction.

Courage amis! une gloire immortelle couronnera vos efforts.

Le triomphe ou la chute de Montevideo, c'est le despotisme ou la liberté — la lumière ou les ténèbres — la civilisation ou la barbarie — la marche progressive du commerce ou sa ruine dans la Plata, d'abord, et dans l'Amérique du Sud ensuite. C'est évident comme le système de Copernic.

Le choix ne peut pas être douteux, lorsque l'Europe et l'Amérique ont les yeux fixés sur nous et que la France républicaine attend avec impatience le dernier mot de Rosas.

LA PROSPERITE DU COMMERCE DE BUENOS AYRES EN 1850.

(SUITE.)

Il faut être juste en toute chose : si les agents actuels de la France dans le Rio de la Plata ont été les instruments innocents de la politique anglaise et de l'attitude de Rosas, il est certain qu'ils ont pour se justifier du fait accompli, la connivence d'une douzaine d'armateurs du Havre, de Bordeaux, de Saint Malo et de Cette; d'une autre douzaine à peu près de gros commissionnaires et pacotilleurs parisiens, qui après avoir pédonné pendant six ans en faveur de Montevideo, ont déserté tout-à-coup les intérêts généraux du commerce français, pour ne s'occuper que de leurs intérêts privés, qu'ils croyaient en voie de fortune parce que M. Southern écrivait à son gouvernement, qui le faisait proclamer à son de trompe, que Buenos Ayres avait faim et soif de produits anglais.

Diab! ont dit nos habiles faiseurs d'affaires, si les anglais sont conviés à moissonner dans un champ aussi vaste, aussi fertile, il y aura bien quelques épis à glaner pour nous....; hâtons nous, dépêchons nous!

On s'est tellement hâté, et dépêché, que M. Le Prédour, lors de son premier séjour à Buenos Ayres, a pu compter jusqu'à deux cent cinquante batimens marchands, et il en a conclu, tout naturellement, qu'on devait faire de brillantes affaires dans ce pays là, sous le plus paternel des gouvernements. Les consignataires de Buenos Ayres se sont bien gardés de le désabuser; au contraire, ils ont fait chorus avec M. Southern, en variant un peu la ritournelle; ils ont chanté comme lui, à tout venant :

(1) 1° Lefebvre de Bécourt, 2° De Lurde, 3° Deffaudis, 4° Pago, 5° Hood, 6° Walewski, 7° Gros, 8° Le Prédour, négociateur sans armes; 9° Le Prédour, négociateur armé.

« Buenos Ayres a faim et soif de produits français. »

On peut dire aujourd'hui, sans crainte d'offenser personne, qu'il y a de l'écho en France quand on parle de profits. Les pétitions présentées à notre gouvernement, l'année dernière, par certains armateurs et certains commissionnaires qui visent au monopole de la pacotille, en est la preuve la plus certaine.

En résumé, la perfide Albion nous a tendu un piège, — un peu grossier, il est vrai — et nos agents, comme toujours, ont donné dedans, avec le plus gracieux sourire de l'entente; puis nos armateurs haurais et bordelais se sont persuadé qu'on leur avait rendu un grand service !

Combien doit être infiniment plus grand leur désenchantement, à l'heure qu'il est ! Combien ils auront payé cher leur défection et leur pétition de Judas !

Quant à M. Le Prédour, il est à même de se convaincre aujourd'hui, s'il veut enfin ouvrir les yeux, que le grand coup de filet de lord Palmerston ne contenait pas autre chose pour nous, qu'un poisson d'avril....

En effet, si notre amiral veut se donner la peine de parcourir les journaux de Buenos Ayres, il verra que le mois des mystifications, dans le courant duquel a commencé sa seconde mission, ne présentait plus qu'un effectif de cent dix huit batimens marchands sur la rade, au lieu des 250 qu'il y avait vos et comptés à pareille époque, ou à peu près, de 1849.

Et que le 25 Mai jour glorieux s'il en fut pour les habitants de la métropole argentine, on ne comptait plus dans son prétendu port que quatre vingt dix sept pavillons étrangers,

savoir :

Anglais.....	27
Sardes.....	13
Espagnols.....	11
Français.....	11
Américains.....	5
Danois.....	5
Brésiliens.....	4
Hambourgeois.....	4
Brémois.....	4
Prussiens.....	3
Norvégiens.....	2
Suédois.....	2
Autrichiens.....	1
Lubeckois.....	1
Toscans.....	1
Belges.....	1
Napolitains.....	1
Inconnus.....	1

Total.....97

Récapitulation : quatre vingt dix sept.

Les souteneurs du système de Rosas ne manqueront pas de nous démontrer que ce coup de massue retombe sur nous, en nous forçant de reconnaître la prospérité croissante du commerce de Buenos Ayres; car (diront ces athlétiques logiciens) si les batimens marchands sont aujourd'hui en si petit nombre dans le port argentin, c'est que les innombrables voiles qui le fréquentent peuvent cingler promptement vers leurs ports d'armement; ou, en termes techniques, c'est qu'ils ne chaument pas dans le port, qu'ils y chargent promptement et avantageusement. — Soit — mais alors que deviendra la prospérité EXTRAORDINAIRE dont parle la dépêche précitée du 20 février 1849..... fondée sur la présence des 250 navires marchands ?

Soyons de bonne foi, messieurs les logiciens rosistes, et disons tout simplement que si les navires étaient si nombreux sur la rade foraine de Buenos Ayres, en 1849, c'est qu'ils ne trouvaient point de frêt de retour. — Et que s'il le sont si peu en 1850, c'est que chat échaudé craint l'eau froide : c'est à dire que nos armateurs et nos pacotilleurs pétitionnaires trouvent que la faim et la soif de Buenos Ayres ne sont pas aussi ardentes que M. Southern et lord Lansdowne ont bien voulu le faire croire; si tant est que des diplomates de cette force puissent croire à quelque chose. — Il est vrai qu'ils n'ont parlé que de produits anglais, et que par conséquent ils n'ont pas pu tromper nos armateurs et nos pacotilleurs, gens assez simples de leur nature pour s'imaginer qu'il y aurait place pour eux dans cette moisson de cuirs plus ou moins secs, et salés.

Enfin l'école est faite, il faut bien en prendre son par-

ti. — Aura-t-on le bon esprit d'en rester là ? on doit l'espérer, à moins que nos habiles négociants veuillent se ruiner tout à fait par esprit d'opposition, ou par excès d'amour-propre; — c'est leur affaire, chacun prend son plaisir où il le trouve. Mais le devoir de nos agents n'est-il pas d'éclairer un peu le précipice, et de tendre une main secourable aux pauvres fous qui vont engolir leur fortune dans l'antre du Cacus argentin ?

Si M. l'amiral ne peut réparer le tort immense qu'il a fait à notre commerce sur les deux rives de la Plata, il lui est facile, au moins, de prévenir de nouveaux désastres, en s'enquérant, et en informant son gouvernement du sort qu'ont éprouvé les 250 navires dont il a constaté la présence à Buenos Ayres en février 1849. Il saura, alors, que bon nombre de ces navires après avoir vendu leurs cargaisons à perte, et après avoir séjourné cinq ou six mois en rade, ont été forcés de partir sur l'est, en quête d'un frêt, soit au Brésil, soit dans les mers du sud, soit en Patagonie, soit aux Antilles, ou dans l'Inde.

Que ceux des navires français qui ont pu trouver à Buenos Ayres un chargement pour l'Europe, ne l'ont obtenu qu'avec la plus grande lenteur et à des prix qui ne couvrent pas la moitié des dépenses de l'armement et des frais de voyage.

Qu'enfin, ce triste état de choses subsiste encore aujourd'hui, bien qu'il n'y ait plus en rade de Buenos Ayres la moitié des navires qu'on y comptait l'année dernière.

Il sera bon et utile de constater en même temps que si le port de Montevideo a continué et continue encore à être frappé d'interdiction, par décret de Rosas, religieusement respecté par la France, le port ennemi du Buceo, situé à quatre ou cinq lieues du nôtre, est, en revanche, accessible à tous les pavillons, bien que le blocus établi par la France n'ait point encore été levé officiellement.

On peut voir dans un état publié par le Defensor de la INDEPENDENCIA Americana (1) en date du 9 mai dernier, et précédé des viva et de muera américains, que depuis le 1er janvier jusqu'au 19 avril 1850, il est entré dans ce port 62 navires de haute mer, jaugeant ensemble 10,544 tonneaux.

Que dans le même espace de temps il en est sorti 64 d'une jauge totale de 10,828 tonneaux.

Qu'enfin, au 29 avril dernier, il restait dans le dit port du Buceo 18 batimens marchands jaugeant 3,560 tonneaux.

Commerce illicite et immoral s'il en fut; attendu qu'il est alimenté par le produit des bestiaux VOLES aux vrais défenseurs de l'indépendance orientale, que la France soutient de ses subsides, de ses troupes et de ses vaisseaux.

Telle est l'œuvre que continue en ce moment la diplomatie française, sous les bienveillants auspices des nobles lords Lansdowne et Palmerston.

REVUE MONTEVIDEOENNE

(SUITE ET FIN.)

« La langue française, ajoute M. Vernet, est très pauvre de superlatifs, ce qui l'oblige à avoir recours trop souvent à des adjectifs auxiliaires pour les composer. » Cela est vrai, quoique la distinction de nos trois degrés de comparaison, au moyen des adjectifs et des participes, semble laisser plus de liberté au discours et répondre mieux au génie de notre langue que les adjectifs augmentatifs dont font usage les langues méridionales. Si la langue française est pauvre de superlatifs, on avouera que la langue espagnole pêche par l'excès contraire et qu'elle abuse souvent de sa richesse, ce qui nuit à la netteté, à la concision du langage. Ce sont là de ces récriminations, comme nous l'avons déjà dit, que nous pouvons répéter à notre tour contre les autres langues. — Nous pouvons, par exemple, reprocher encore aux langues espagnole et italienne la grande abondance de leurs adjectifs juxtaposés, à la phrase allemande ses enlacements synthétiques et à la phrase anglaise ses durs syllepses. Nous nous permettrons même d'aller plus loin, en nous attaquant aux langues grecque et latine. — Certes, nous ne donnerons pas à cet égard notre propre opinion; nous nous en rapporterons à Horace, qui avoue qu'Homère « se néglige un peu

(1) Celle des Pampas, probablement; car aucune autre n'est menacée; sauf l'indépendance orientale, que le Defensor n'est pas chargé de défendre.

en certains endroits, » et à Fenelon, l'Archevêque de Cambrai, qui ne craint pas de dire que « les anciens ont souvent une affectation qui tient un peu de ce que notre nation appelle *pédanterie*. . . Il faut avouer, dit-il encore plus loin, qu'il y a parmi les anciens peu d'auteurs excellents, et que les modernes en ont quelques uns dont les ouvrages sont précieux. . . Il me serait facile de nommer beaucoup d'anciens, comme Aristophane, Plaute, Sénèque le tragique, Lucien et Ovide même, dont on se passe volontiers. » Nous sera-t-il permis, après cela, de dénoncer les épithètes inutiles et les particules superflues dont est chargée la langue grecque (ancienne), au dire de tous les savans, ainsi que ses nombreux synonymes et ses longues périodes, défauts dont les latins ont hérité ? — « Les anciens, dit M. Pilharète Charles, que nous aimons à citer, avec leur variété d'inflexions, leurs désinences flexibles, leurs modes savamment balancés et disposés avec un si grand artifice, avec leur synthèse puissante, ne seraient point parvenus à rendre les nuances, les finesses, les gradations presque imperceptibles que les idiomes modernes ont créés. »

Après avoir bien commenté tous les auteurs, beaucoup disserté sur leur mérite et les avoir comparés entre eux, on en vient nécessairement à conclure que ce sont les grands écrivains qui font les belles langues, car ils savent surmonter les difficultés, éviter les défauts et souvent même leur génie sait profiter des imperfections de l'idiome dans lequel ils s'expriment, suivant cette règle — qu'il ne faut toucher jamais que ce qu'on veut orner.

M. Idefonso Vernet dit en terminant : « La propriété caractéristique de la langue espagnole c'est la gravité, elle semble faite pour parler à Dieu; celle de la langue italienne, c'est son tour caressant et quelque peu efféminé, ce qui la rend propre à la conversation avec les Dames, aux opéras et à la musique vocale. » Nous lui demanderons la permission de rétablir, et surtout de compléter, ce diction populaire qu'on a attribué, si nous ne nous trompons, à Charles Quint; le voici : — « L'espagnol semble créé pour parler à Dieu, l'italien aux femmes et le français aux Rois. » Neanmoins, J. B. Rousseau, Bossuet, Fénelon, Massillon ont su parler aussi bien à Dieu, et avec autant de gravité, qu'aucun auteur espagnol a jamais su le faire dans sa langue; le Dante et Alfieri ont su donner à la langue italienne une profonde énergie et de mâles accents, malgré son tour caressant et quelque peu efféminé; tant il est vrai que les langues ne sont que des instrumens dont il faut savoir se servir : les bons musiciens sont rares, voilà tout ce qu'il y a à dire.

Nous ne nierons pas l'utilité de l'idiome Catalan, que M. le docteur se propose d'enseigner dans son Collège des Sept Langues, non plus que celle du grec moderne, qui ne se parle pas ailleurs qu'en Grèce et dans l'Archipel de la Méditerranée, mais nous avons l'amour-propre de croire que la langue française est plus utile à Montevideo que ces deux idiomes; aussi applaudissons-nous à l'heureuse idée qu'a eue le professeur de consacrer la plus grande partie de son temps à l'enseignement de notre langue nationale. Il faut bien sacrifier un peu aux idées de son siècle.

Nous ne terminerons pas sans remercier M. le docteur Idefonso Vernet des paroles obligeantes qu'il adresse aux français en particulier, et nous espérons qu'il voudra bien ne voir dans cet écrit qu'une petite critique toute philologique inspirée par son *Discours de linguistique*, car — il l'a dit lui-même — il ne faut pas flatter une langue... mais il ne faut pas trop l'abaisser non plus.

Nous savons que les difficultés orthographiques et les phrases irrégulières de la langue française sont bien faites pour lasser la patience des étrangers, quelque appliqué, quelque intelligent qu'ils soient : mais ce n'est pas une raison pour accuser cette langue de pauvreté et d'imperfection; pour l'apprécier, il suffit peut-être de la bien connaître. C'est d'ailleurs aujourd'hui la langue scientifique et diplomatique du monde entier; il faut donc croire qu'elle a au moins quelques droits à l'attention universelle, car l'autorité qu'elle exerce, elle ne l'a pas usurpée, puisque c'est volontairement que les peuples des autres langues la lui ont accordée. Si ce n'est pas la plus belle langue, c'est au moins une des plus utiles, et Voltaire l'a qualifiée en deux mots : c'est une *gueuse fière*.

Montevideo, le 25 mai 1850.

JEAN LOUIS.

CORRESPONDANCE INTIME

DE

M. LEFEBVRE DE BECOURT

Ancien Chargé d'Affaires de France à Buenos Ayres.

(Suite.)

LETTRE VI.

Buenos-Ayres le 29 Décembre 1841.

Mon cher Monsieur,

Vous me demandez ce que l'on fait à Buenos Ayres,

soyez sûr qu'on ne s'y endort pas. L'homme qui nous gouverne a précisément le défaut de ne pas dormir assez; mais j'ignore complètement quels projets il élabore pendant ses veilles. Je vois seulement que l'on répare le *Cagancha* avec la plus grande activité, et je sais que l'on prépare une escadrille, soit pour l'*Uruguay* soit pour le *Parana*, dont le commandement est destiné au capitaine de port par intérim, M. Seguy.

Quant à l'intérieur, il paraît trop certain que les indiens, sous les ordres du fameux Baigorri, ont fait une incursion dans la campagne de Buenos Ayres, du côté du *Salto*, et y ont commis de grandes déprédations; et l'on m'a assuré que le commandant *cordoves* et *fédéral* d'un port appelé le *Saladillo*, a passé au gouvernement de Santa Fé avec toute sa troupe. Je vous dirai, enfin, pour terminer mes nouvelles, que l'on prétend ici que le battu Etchagüe est tout bonnement à la Bajada, dans le sein de sa famille, jouissant en Washington des délices de la retraite.

M. Mandaville est revenu sain et sauf et nous fait demain danser chez lui; mais il doit prochainement retourner à Montevideo. Le prétexte qu'il donne pour la nécessité d'un second voyage est des plus grotesques. Il prétend que la ratification était si salement écrite, qu'on n'a pas même osé la lui présenter, et qu'on lui a demandé une quinzaine de jours pour faire la chose plus proprement; mais qu'il a préféré revenir ici en attendant, et se rendra au premier appel de M. Vidal. Le commandant de la *Perle*, qui l'a ramené, n'a pas même mis pied à terre.

P. S. — Un français qui arrive de San Pedro vient de me dire que Lopez (Mascarilla) renforce tous les jours son armée; il a 3 000 indiens et 4 000 blancs.

Les indiens sont au *Salto*, au *Pergamino* et dans toutes ces *inmediaciones*, avec un grand nombre de chrétiens, sans doute les débris de Lavalle, etc. — Etchagüe est à la Bajada (capitale de l'Entrerios) où le gouvernement retient toutes les embarcations arrivant de Buenos Ayres, et entretient des communications très suivies avec Santa Fé. Le commandant *rocin* Hidalgo a perdu 200 hommes sur 500 par la désertion, et tous les chevaux que les indiens ont volés. Enfin les choses vont fort mal de ce côté.

LETTRE V.

Buenos-Ayres 4 janvier 1842.

Je vous demande la permission de ne vous écrire que deux mots, pour vous envoyer le message de ce gouvernement. Vous le jugerez après l'avoir lu.

Etchagüe est arrivé ici le 1er janvier à cinq heures du matin; et l'on assure qu'il est parti aujourd'hui des troupes du campement pour la frontière du nord, menacé par Lopez.

L'escadrille est aussi sur le point de partir.

Enfin, il paraît certain que Paz avancé sur la Bajada, et que l'armée d'Orbe dans le Tucuman souffre beaucoup de la fièvre du pays, aggravée par les guerillas.

Excusez moi, et croyez moi votre bien dévoué serviteur

(Continuera.)

LA BONNE DEESSE DE LA PAUVRETE.

BALLADE SLAVE.

« Chemins sablés d'or, landes verdoyantes, ravins aimés des chamois, grandes montagnes couronnées d'étoiles, torrents vagabonds, forêts impenétrables, laissez la, laissez la passer, la bonne déesse, la déesse de la pauvreté !

« Depuis que le monde existe, depuis que les hommes ont été produits, elle traverse le monde, elle habite parmi les hommes, elle voyage en chantant, ou elle chante en travaillant, la déesse, la bonne déesse de la pauvreté !

« Quelques hommes se sont assemblés pour la maudire. Ils l'ont trouvée trop belle et trop gaie, trop agile et trop forte. Arrachons ses ailes, ont ils dit; donnons lui des chaînes, brisons-la de coups, et qu'elle souffre et qu'elle périsse, la déesse de la pauvreté !

« Ils ont enchaîné la bonne déesse, ils l'ont battue et persécutée, mais ils n'ont pu l'avilir; elle s'est réfugiée dans l'âme des poètes, dans l'âme des paysans, dans l'âme des artistes, dans l'âme des martyrs, et dans l'âme des saints, la bonne déesse, la déesse de la pauvreté !

« Elle a marché plus que le Juif Errant; elle a voyagé plus que l'hirondelle; elle est plus vieille que la cathédrale de Prague; et plus jeune que l'œuf du roitelet; elle a plus pullulé sur la terre que les fraises dans le *Bœhmervwald*, la déesse, la bonne déesse de la pauvreté !

« Elle a eu beaucoup d'enfants, et elle a enseigné le secret de Dieu; elle a parié au cœur de Jésus sur la montagne; aux yeux de la reine Libussa lorsqu'elle s'éna-

moura d'un laboureur; à l'esprit de Jenn (1) et de Jérôme (2) sur le bûcher de Constance; elle en sait plus que tous les docteurs et tous les évêques, la bonne déesse de la pauvreté !

« Elle fait toujours les plus grandes et les plus belles choses que l'on voit sur la terre; c'est elle qui cultive les champs et qui émonde les arbres; c'est elle qui conduit les troupeaux en chantant les plus beaux airs; c'est elle qui voit poindre l'aube et qui reçoit le premier sourire du soleil, la bonne déesse de la pauvreté !

« C'est elle qui bâtit de rameaux verts la cabane du bûcheron, et qui donne au braconnier le regard de l'aigle; c'est elle qui élève les plus beaux marmots et qui rend la charrie et la bêche légères aux mains du vieillard, la bonne déesse de la pauvreté !

« C'est elle qui inspire le poète et qui rend le violon, la guitare et la flûte éloquentes sous les doigts de l'artiste vagabond; c'est elle qui le porte sur son aile légère de la source de la Moldau à celle du Danube; c'est elle qui couronne ses cheveux des perles de la rosée, et qui fait briller pour lui les étoiles plus larges et plus claires, la déesse, la bonne déesse de la pauvreté !

« C'est elle qui instruit l'artisan ingénieux et qui lui apprend à couper la pierre, à tailler le marbre, à façonner l'or et l'argent, le cuivre et le fer, c'est elle qui rend sous les doigts de la vieille mère et de la jeune fille le lin souple et fin comme un cheveux, la bonne déesse de la pauvreté !

« C'est elle qui soutient la chaumière ébranlée par l'orage; c'est elle qui ménage la résine de la torche et l'huile de la lampe; c'est elle qui pétrit le pain de la famille et qui tisse les vêtements d'hiver et d'été; c'est elle qui nourrit et alimente le monde, la bonne déesse de la pauvreté !

« C'est elle qui a bâti les grands châteaux et les vieilles cathédrales; c'est elle qui porte le sabre et le fusil, c'est elle qui fait la guerre et les conquêtes; c'est elle qui ramasse les morts, qui soigne les blessés et qui cache le vaincu, la bonne déesse de la pauvreté !

« Tu es toute douceur, toute patience, toute force et toute miséricorde, ô bonne déesse ! c'est toi qui réunis tous les enfans dans un saint amour, et qui leur donnes la CHARITE, la FOI, l'ESPERANCE, ô déesse de la pauvreté !

« Tes enfans cesseront un jour de porter le monde sur leurs épaules, ils seront récompensés de leur peine et de leur travail. Le temps approche où il n'y aura plus ni riches ni pauvres, où tous les hommes consommeront les fruits de la terre, et jouiront également des bienfaits de Dieu; mais tu ne seras point oubliée dans leurs hymnes, ô bonne déesse de la pauvreté !

« Ils se souviendront que tu fus leur mère féconde, leur nourrice robuste et leur église militante. Ils répandront le baume sur tes blessures, et ils te feront de la terre rajeunie et embaumée un lit où tu pourras enfin te reposer, ô bonne déesse de la pauvreté !

« En attendant le jour du Seigneur, torrents et forêts, montagnes et vallées, landes qui fourmillez de petites fleurs et de petits oiseaux, chemins sablés d'or qui n'avez pas de maîtres; laissez la, laissez la passer, la bonne déesse, la déesse de la pauvreté ! »

GEORGE SAND (3).

Nous sommes autorisés à annoncer que les difficultés qui s'élevaient entre le Gouvernement oriental et M. le Chargé d'Affaires de France, au sujet de la réclamation de M. Raymond contre M. le colonel Tajes, se sont terminées par la décision que le Gouvernement a prise et les explications franches et loyales que M. le colonel Tajes a données, lui-même, à M. Devoize, qui a apporté dans cette affaire un louable sentiment de conciliation. Les excès contre lesquels a réclamé M. le Chargé d'Affaires de France, ont été blâmés par le Gouvernement, dans un ordre du jour à l'armée, et il a été décidé, en outre, qu'une juste indemnité serait accordée au sieur Raymond.

(1) Jean Huss. (2) Jérôme de Prague brûlés l'un et l'autre comme hérésiarques obstinés, par ordre du concile de Constance.

(3) Nous n'avons pu résister au désir de faire partager à nos lecteurs le plaisir que nous a procuré la lecture de ce délicieux morceau de poésie slave, que nous avons extrait de l'épilogue de la comtesse de Rudolstadt, roman de George Sand, faisant suite à *Consuelo*, du même auteur.

EUROPE.

FRANCE.

ASSEMBLEE NATIONALE LEGISLATIVE.

SEANCE DU 5 JANVIER 1850.

PRÉSIDENCE DE M. BAROCHE, vice-président.

SUITE DE LA DISCUSSION SUR LES AFFAIRES DE LA PLATA.

M. Thiers. — A Saint-Jean d'Ulloa, qu'avait-on donné à l'amiral Baudin ? Quatre frégates, une corvette et quelques bricks. Il est allé foudroyer Saint-Jean d'Ulloa. Après l'avoir fait, il est allé, avec quelques centaines de marins, car il n'avait pas plus de huit cents marins dans la main, il les a mis à terre, il est entré dans la Vera-Cruz, ville de 20,000 âmes, il a encloué 82 bouches à feu, les a jetées dans les fossés, a chassé la garnison, et s'est rembarqué.

Est-ce que le Mexique ne pouvait pas raisonner comme vous faites pour Rosas ? Ne pouvait-il pas dire : Je vais me retirer vers Mexico ; il y a 80 lieues de la Vera-Cruz à Mexico. Est-ce que le Mexique a fait cela ? Frappé par un coup de vigueur, il s'est rendu et a reconnu votre droit.

Et le Brésil ? Quand l'amiral Roussin, sous la restauration, en 1828, est allé à Rio Janeiro, il avait neuf vaisseaux, pas un soldat de débarquement. Il est entré audacieusement dans le vaste port de Rio Janeiro, a montré son pavillon. On s'est rendu.

Et quand nous avons envoyé, sous le dernier gouvernement, pour quelques insultes à nos nationaux, l'amiral Roussin dans le Tage, la position du Tage, la plus formidable du monde, il y est entré sous voiles, malgré l'artillerie des deux côtes ; il est venu se placer devant le port de Lisbonne. Don Miguel, qu'avait-il à faire ? Il avait à faire ce que vous conseillez à Rosas, d'attendre quelques jours. Notre flotte était prisonnière, il se rendit. Pourquoi ? C'est que, quand une grande nation veut faire un acte de vigueur pour se faire respecter, elle y réussit. Il n'est pas vrai, il faut dire cela à des enfants qui n'ont jamais connu les choses humaines, que pour se faire respecter on a besoin de faire une guerre de conquête. Ouvrez toutes les pages de l'histoire contemporaine, de l'histoire de tous les temps ; est-ce que, quand les grandes nations

maritimes ont eu à se faire respecter, elles ont été contraintes à faire des guerres de conquêtes ? Elles ont envoyé leurs flottes avec ou sans troupes de débarquement : elles ont fait des actes de vigueur, et elles ont été respectées.

Je vous cite une quantité d'actes de ce genre, il y en a eu plus de dix ou quinze depuis la paix de 1815. Et on vient nous dire que la France, même à distance, ne peut se faire respecter ! Je ne puis pas venir discuter des plans de campagne à la tribune, ce serait ridicule, j'affirme une chose, c'est qu'un acte de vigueur... vous le ferez comme vous voudrez. Notre acte de confiance, c'est de vous laisser les maîtres, c'est de vous laisser le choix des moyens d'exécution, mais faites-le, car il faut enfin que la France soit respectée, qu'elle le soit dans cette Amérique du sud, qui a la plus grande importance pour elle, il le faut pour son honneur, il le faut pour sa loyauté.

Quant à la difficulté d'exécution, il faudra faire un déplorable aveu pour notre pays, un déplorable aveu d'impuissance. Venir nous dire que cela ne se peut pas, c'est un aveu qui nous couvre de confusion. Pourquoi payons-nous une marine de 120 millions par an ? Pourquoi faisons-nous peser sur nos finances un poids aussi lourd que celui-là ? Si nous n'avions pas ces 120 millions de dépense nous pourrions renforcer notre armée de terre et l'avoir bien plus forte, bien plus imposante qu'elle n'est et faire de grandes économies. Pourquoi payons-nous 120 millions ? C'est pour pouvoir agir au loin, pour que l'influence de la France ne se borne pas au Rhin et aux Pyrénées, mais pour aller à 2 et à 3,000 lieues faire ce que font les Anglais, nous faire respecter. Pourquoi donc ces 120 millions consacrés à notre marine, si vous déclarez que parce que l'outrageur est loin de nous il peut impunément égorger et spolier vos nationaux ? Si votre marine est impuissante à les protéger, supprimez le budget de la marine.

Quant à moi, je suis profondément convaincu, et ce n'est pas comme homme d'opposition que je le dis, c'est comme homme de gouvernement, quant à moi, je déclare que vous pouvez agir efficacement, sans difficulté aucune, sans complication aucune avec l'Europe.

Oh ! si une complication était à craindre avec l'Europe, sur le champ j'y me rallierais à tous vos sentiments, et, permettez-moi d'ajouter un mot sans vous blesser, même à ce que j'appellerai vos préjugés. Je deviendrais partisan de la paix presque sans mesure, si on pouvait aujourd'hui troubler le monde, oui, dans l'état du monde, il faut éviter la moindre commotion.

Mais il y a un nécessaire à faire partout. Quant il s'agit de notre commerce, de nos nationaux, il faut être comme les Anglais, qui, pour un matelot blessé, ont fait de grandes guerres, et que partout où votre pavillon se trouve, s'il y a un Français molesté, ce pavillon puisse apparaître pour le faire respecter.

On parle du commerce par la paix. Oui, le commerce a besoin de la paix, cela est incontestable ; ce sont de ces choses qu'on n'aurait pas besoin de dire même à l'école ; mais, outre cela, le commerce a besoin d'être protégé. Et qui aurait osé dire à l'admirable Bailly de Suffren, quand il était dans les mers de l'Inde, sur lesquelles il a fait établir l'influence de la France ; quand il livrait ses admirables batailles qui sont la plus grande gloire de notre nation sous le rapport maritime, qui aurait osé lui dire qu'avec la paix on fonde le commerce, et non avec la guerre ? Il aurait souri de pitié s'il avait jamais pu imaginer que les descendants des Français d'alors pourraient dire et entendre un jour de pareilles choses. (Très bien ! très bien !)

Je veux la paix. Elle n'a pas eu, ici, dans cette enceinte, quand c'était bien plus difficile, qu'aujourd'hui, quand nous n'étions pas en majorité, elle n'a pas eu de plus chaleureux défenseur que moi. Elle me trouvera toujours pour défenseur, lorsque dans l'état du monde on viendra sérieusement l'ébranler ; mais quand, sous le nom de paix, on cache une politique que je ne veux pas blâmer, je ne veux rien blâmer dans le pouvoir aujourd'hui, une politique sans résolution, sans idée, sur ce sujet au moins, oh ! la paix ne doit pas couvrir de telles choses ! Il est impossible qu'en envoyant un négociateur armé, avec des navires et quelques hommes, on puisse aboutir à la guerre. Mais non, rendez aux mots leur véritable sens : ce n'est pas la guerre, ce mot de guerre qui, très justement, ébranle beaucoup d'esprits : c'est la guerre avec Rosas, ce n'est pas une guerre plus considérable que celle que nous avons faite à Saint-Jean-d'Ulloa et au Maroc : c'est une de ces guerres que les nations maritimes doivent savoir faire quand elles veulent se faire respecter dans le monde, — (Approbation prolongée. — Aux voix ! aux voix !)

(M. le ministre de la justice s'élance à la tribune.)

M. le Président. — La parole est à M. le ministre de la Justice.

(Un grand nombre de membres quittent leurs places et se livrent dans l'hémicycle et dans les avenues de la tribune, à des conversations animées.)

(Continuera.)

Cullen meurt fusillé.

Tout ce qu'il y a de marquant dans le parti fédéral a le sort de ce qu'il y avait de marquant en Italie sous les Borgia, et peu à peu Rosas, en employant les mêmes moyens que César et Alexandre VI, parvient à régner sur la République Argentine, qui, quoique réduite à une parfaite unité, n'en conserve pas moins le titre pompeux de fédération.

Disons quelques mots des hommes que nous venons de nommer, et faisons un instant revivre leurs spectres accusateurs.

Il y a d'ailleurs dans tous ces hommes une saveur de sauvagerie primitive qui mérite d'être rapportée.

Nous avons commencé par le général Lopez.

Une seule anecdote fera connaître non seulement lui, mais encore les hommes auxquels il avait affaire.

Lopez était gouverneur de Santa Fé. Il avait dans l'Entre-Rios un ennemi personnel, le colonel Obando. Ce dernier, à la suite d'une révolte, fut conduit prisonnier au général Lopez.

Le général déjeunait. Il reçut à merveille Obando, et l'invita à s'asseoir à sa table. La conversation s'engagea comme entre deux convives auxquels une égalité de condition eût commandé la plus parfaite et la plus égale courtoisie.

Cependant, vers le milieu du repas, Lopez s'interrompit tout à coup.

— Colonel, dit-il, si je fusse tombé en votre pouvoir — comme vous êtes tombé au mien, et cela au moment du repas, qu'eussiez-vous fait ?

— Je vous eusse invité à vous mettre à table comme vous avez fait vous-même.

— Oui, mais après le déjeuner ?

— Je vous eusse fait fusiller ?

— Je suis enchanté que ce soit là l'idée qui vous soit venue, car c'est aussi la mienne. Vous serez donc fusillé en vous levant de table.

— Dois-je me lever tout de suite, ou achever de déjeuner ?

— Oh ! achevez, colonel, achevez ; nous ne sommes pas pressés.

On continua donc : on prit le café et les liqueurs ; puis, café et liqueurs pris ;

— Je crois qu'il est temps, dit Obando.

— Je vous remercie de ne point avoir attendu que je vous le rappelasse, répondit Lopez.

Puis appelant son planton :

— L'escouade est-elle prête ? demanda-t-il.

— Oui, mon commandant, répondit le planton.

Alors, se retournant vers Obando :

Un soir qu'il devait souper en tête à tête avec un de ses amis, il cache le vin destiné au souper, et laisse seulement dans le buffet une bouteille de cette fameuse médecine de Leroy, à la célébrité de laquelle il ne manque que d'avoir été inventée du temps de Molière. L'ami trouva la bouteille, y goûta, lui trouva un goût assez agréable, et la vida tout en soupant. Rosas ne but lui que de l'eau, et partit pour son estance après le souper.

Pendant la nuit, l'ami pensa crever ; Rosas rit beaucoup. Si l'ami était mort, Rosas eût sans doute ri davantage.

Quand il recevait quelque *pueblerio* dans une de ses estancias à lui, il se plaisait à lui faire monter les chevaux les plus mal dressés ; et sa joie était d'autant plus grande que la chute du cavalier était plus dangereuse.

Au gouvernement il est toujours entouré de fous et de paillasses, et au milieu des affaires les plus sérieuses il garde ce singulier entourage. Quand il assiégea Buenos Ayres, en 1829, il avait près de lui quatre de ces pauvres diables, il en avait fait des moines, dont il s'était, de son autorité privée, constitué le prieur. Il les appelait fray Bigua, fray Chaja, fray Lechuza et fray Biscacha. Outre les paillasses et les bouffons, Rosas aimait fort aussi les confitures ; il en avait toujours de toutes les espèces dans sa tente. Les confitures n'étaient pas non plus détestées des moines, et de temps en temps il en disparaissait quelques pots : alors Rosas appelait frère Bigua, frère Chaja, frère Lechuza et frère Biscacha en confession. Les moines savaient ce qu'il leur en coûterait de mentir ; le coupable avouait donc.

A l'instant même le coupable était dépouillé de ses habits et fustigé par ses trois compagnons.

Tout le monde connaît à Buenos Ayres son maître Eusebio, et cela d'autant mieux qu'un jour de réception publique Rosas eut l'idée de faire pour lui ce que Mme Dubarry faisait à Lucienne de son nègre Zamore. Eusebio vêtu de l'habit du gouverneur, reçut les hommages des autorités au lieu et place de son maître.

Nous le redisons donc, Eusebio doit être connu à Buenos Ayres.

Eh bien ! un jour il prit envie à Rosas de faire une farce au pauvre mulâtre, farce terrible comme celles qu'invente Rosas. Il feignit qu'on venait de découvrir une conspiration dont Eusebio était le chef ; il ne s'agissait de rien moins que de le poignarder. Eusebio fut arrêté malgré ses protestations de dévouement. Rosas avait des juges à lui ; ils ne s'inquiétèrent pas si Eusebio était coupable ou non l'était pas : Rosas accusait ils jugèrent et condamnèrent le pauvre Eusebio à la peine de mort.

Eusebio subit tous les apprêts du supplice, se confessa, fut conduit sur le lieu de l'exécution, y trouva le bourreau et ses aides ; puis tout à coup, comme d'une trappe anglaise, sortit Rosas, qui annonça à Eusebio que, sa fille

Avis Divers.

RUE DU 25 MAI, N° 264.

Auguste Rivet,

Coiffeur a l'honneur de prévenir l'honorable public qu'il vient de recevoir par la « Ville de Rouen » un bel assortiment de gants de chevreau, castor et cachemir à cordon et bracelet gomme élastique assortis de toute couleur; l'on y trouvera un très beau choix de cravates de toutes couleurs assorties, et tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Ramon Capmas,

Tailleur, Rue du 25 Mai, N° 163, à côté de la maison de Antonio Montero. Il vient de recevoir de Paris un grand assortiment de marchandises de nouveauté de dernière mode.

Casimirs noirs pour pantalon fin et extrafin.

Casimirs de diverses couleurs et de bon goût.

Satin noir pour gilet de première qualité.

Velours noir et de couleurs.

Cachemire de diverses couleurs et de dernière mode.

Il a reçu de même un grand assortiment de paletots noir et de couleurs de dernière mode, aux prix de 10, 12, 16, 18, 20 et 24 piastres, tous bien doublés en merinos et bien ouates.

Un grand assortiment de burnous de diverses classes et prix.

Un grand assortiment de robe de chambre de satin soie très richement doublés et ouates, et autre en tertiaire double en soie, et autre double en laine.

Par le même navire on a reçu un grand assortiment d'habillements confectionnés.

Habits drap noir fin, redingotes drap noir et de couleur, fine. Gilet satin noir de velours noir et de couleur. Gilets de cachemir de diverses couleurs et de meilleur goût.

A louer,

Rue 25 mai n° 298, plusieurs beaux appartements, au 1er, ayant un beau balcon.

S'adresser à ladite maison.

Suscripcion,

LA obrita ó tratado intitulado—“Equivocaciones entre los Catolicos Romanos y los Protestantes de todas las Sectas”—la facilidad de convenir mutuamente, teniendo buena fé y despojandose de las preocupaciones de la educacion infantil—Por el Dr. Jose Ildefonso Vernet de Aulestia, Delegado general de los Dolores para la America Meridional.

Este tratado, que contiene la conversion del caballero ingles Jonh Cornish, que de Protestante Anabaptista se hizo catolico en fuerza de los argumentos, que le objeto dicho autor, va á ser publicado, recientemente traducido del portuguez al castellano, dotado de una cantidad de notas nuevas ó interesantes, que le añadió el mismo Padre. Es una arma invencible, para defender su catolicismo contra las sutilezas y sofismas de todo protestante.—Vale la suscripcion 480 rs., no entregando el dinero hasta al día, que recibirán el cuaderno de 80 paginas corta diferencia, en 8° largo frances.—Se suscribe en las dos Parroquias, en la Universidad, en la plaza de la Matriz, esquina contra el Cabildo de D. Juan Sardo, y en la casa del Autor, calle 18 DE JULIO n° 98.

M. Delauney, pro-

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour

n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

AVIS,

Le soussigné a l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1er Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT,

A vendre.

Un établissement situé rue Itusaingo autre-fois St. Jean. S'adresser à domicile N° 99.

LAVET

BOTTIER FRANÇAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'en être satisfaits.—Rue du Rincon, n° 87, en face de la confiserie.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n° 162.

Manuelita étant devenue amoureuse de lui et voulant l'épouser, il lui faisait grâce.

Inutile de dire qu'Eusebio tout en ne mourant pas du supplice, faillit mourir de peur.

Nous avons prononcé le nom de Manuelita; nous avons dit que c'était la fille de Rosas; disons à nos lecteurs français, à qui il est permis de l'ignorer, ce que c'est, comme femme, que Manuelita.

Manuelita doit avoir aujourd'hui vingt-huit ou trente ans; ce n'est pas une belle femme, c'est mieux peut-être: c'est une charmante personne, d'une figure distinguée, d'un tact profond, coquette comme une européenne, très préoccupée surtout de l'effet qu'elle produit sur les étrangers.

Manuelita a été fort calomniée. C'était chose toute naturelle: elle était fille de Rosas. On l'accusa d'avoir hérité des instincts cruels de son père, et d'avoir, comme ces filles d'empereurs romains, oublié l'amour filial dans un amour plus tendre et moins chrétien.

Il n'est rien de tout ceci. Manuelita est restée fille pour deux raisons: d'abord parce que Rosas sent parfois le besoin d'être aimé, et qu'il sait que le seul amour sur lequel il puisse compter, c'est l'amour de sa fille; Manuelita est restée fille, parce qu'aucune grande famille de Buenos Ayres n'a tenté de s'allier au dictateur; Manuelita est restée fille, enfin, parce que dans ses rêves de royauté, Rosas voit au fond de l'avenir briller pour Manuelita quelque alliance plus aristocratique que celles auxquelles il a droit de prétendre en ce moment.

Manuelita n'est pas cruelle; tout le monde au contraire sait là-bas, excepté ceux qui ne veulent pas le savoir, tout le monde sait que Manuelita est une digne éternelle qui arrête la colère de son père éternellement prête à déborder. Enfant, elle avait un étrange moyen d'obtenir de Rosas les grâces qu'elle demandait: elle mettait le molâtre Eusebio nu, ou à peu près; elle le faisait seller et brider comme un cheval; elle chaussait à ses petits pieds andalous des éperons de gauchisme; Eusebio se mettait à quatre pattes, Manuelita montait sur son dos, et l'amazone étrange venait faire caracolier son Bucéphale humain devant son père, lequel riait à cette plaisanterie étrange; et ayant ri, accordait à Manuelita la grâce qu'elle demandait.

Aujourd'hui qu'elle ne peut plus employer ce moyen, qui, d'ailleurs, s'est usé comme toutes les choses de ce monde; aujourd'hui elle est sans cesse occupée à faire près de Rosas l'œuvre d'une sœur de miséricorde. Elle connaît son père mieux que personne; elle sait les vanités secrètes auxquelles il est accessible. Elle temporise; et si cette intimité qu'on lui reproche était réelle, nous oserions presque dire que son crime, est non seu-

lement excusable aux yeux du seigneur, mais lui sera peut-être compté comme une vertu.

C'est Manuelita qui est à la fois la reine et l'esclave du foyer domestique, elle gouverne la maison, soigne son père, et, chargée de toutes les relations diplomatiques, est le véritable ministre des affaires étrangères de Buenos Ayres.

En effet, c'est par la tertulia de Manuelita, devenue maintenant Manuelita, mais à laquelle son père continue de donner son petit nom, que l'agent étranger doit faire son entrée diplomatique chez Rosas. Dans sa tertulia, Manuelita joue le rôle d'admiratrice enthousiaste de son père; c'est là qu'elle répète, sans qu'on s'en doute, la leçon qui lui est faite par le dictateur, et qu'avec sa grâce de jeune femme et le peu d'importance politique qu'on accorde d'habitude à une bouche souriante et à deux beaux yeux, elle enveloppe l'étranger qui arrive dans un réseau d'ouï, si bon diplomate qu'il soit, il a parfois grand peine à se débarrasser plus tard.

En somme, de même que Rosas est un être à part, qui ne touche à rien et ne se confond avec personne dans la société, Manuelita est une créature non seulement étrangère au milieu de tous, mais même étrangère à tous, qu'elle passe solitaire en ce monde, loin de l'amour des hommes, hors de la sympathie des femmes.

Hélas! la pauvre enfant, seule, pourrait dire combien elle est malheureuse, et quelles larmes elle verse lorsque Dieu lui demande compte de ses fautes, et qu'elle demande à Dieu compte de ses douleurs.

Rosas a en outre un fils; ce fils s'appelle Juan (Juancito). Mais il ne compte pour rien dans le système politique de son père. C'est un gros gargon d'une figure commune, plus jeune que Manuelita d'un an ou deux, qui n'est point connu encore, et qui probablement ne le sera jamais, si ce n'est par ses mœurs perdues et ses grossières amours.

Une fois arrivé au pouvoir, le grand travail de Rosas fut d'anéantir la fédération.

Lopez, le fondateur de la fédération, tombe malade; Rosas le fait venir à Buenos Ayres et le soigne chez lui.

Lopez meurt empoisonné.

Quiroga, le chef de la fédération, échappe à vingt combats plus meurtriers les uns que les autres. Son courage est passé en exemple: son bonheur en proverbe.

Quiroga meurt assassiné.

Cullen, le conseil de la fédération, devient gouverneur de Santa-Fé. Rosas lui improvise une révolution. Cullen est livré à Rosas par le gouverneur de Santiago.